

Naissance et abandon, manuscrit et enfant trouvé

Au XVIII^e siècle, en France, l'abandon d'enfants croît de manière spectaculaire. L'exemple que je connais le mieux est celui de Rouen, en Normandie. Si nous en croyons les archives hospitalières de la ville, le nombre d'enfants abandonnés entre 1701 et 1800 à Rouen est d'environ 230 par an en moyenne. Ce chiffre déjà très élevé – deux enfants tous les trois jours – recouvre des écarts importants d'un minimum de 36 abandonnés – trois par mois – en 1702, à un maximum de 765 – plus de deux par jour – en 1799. Environ 600 enfants sont abandonnés en moyenne chaque année à la fin de l'Ancien Régime et pendant la période révolutionnaire.

Une multiplication des montées de jeunes Français, en particulier des femmes, vers les centres urbains, accompagne le développement d'un système socio-économique dans lequel la précarité est souvent à l'ordre du jour. Le milieu rural absorbe les enfants illégitimes dans un contexte familial marqué par la cohabitation entre les générations¹. En revanche, si une paysanne cherche fortune en devenant ouvrière ou servante, coupée de l'écosystème campagnard avec sa solidarité intergénérationnelle, elle n'aura pas forcément la possibilité de faire garder ses éventuels enfants, ni, bien entendu, de prendre un congé pour s'en occuper elle-même. Les ouvrières d'antan partagent des dortoirs ou couchent dans un coin de la boutique ou un corridor, parfois complices des étrointes, souvent victimes des assauts du maître des lieux ou d'un compagnon de travail.

La majorité des enfants abandonnés au XVIII^e siècle est de naissance illégitime, à une époque où une forte réprobation frappe les conceptions hors mariage. D'autres petits sont laissés à la charge d'un tiers ou de la collectivité parce qu'ils sont orphelins d'un ou des deux parents ou encore parce que ceux-ci sont trop pauvres pour en assumer l'entretien et l'éducation – on note une hausse significative, en particulier des abandons d'enfants au-delà de l'âge du nourrisson, après des épisodes climatiques extrêmes et lorsque les récoltes ont été particulièrement mauvaises. Une tragédie humaine chaque fois renouvelée ; un échec affectif ou financier ; une perte ; un deuil intime sont souvent à l'origine des abandons. Dans un sens, leur nom l'indique, les *trouvés* sont chanceux. Ils sont allés au-delà de la première étape,

¹ Il est parfois dit également que l'on pouvait faire disparaître, à la campagne, des enfants dont on ne voulait pas, par exemple en les donnant à manger aux cochons, mais il ne s'agit sans doute pas d'une occurrence fréquente.

l'abandon, pour être recueillis. Ceux qui n'ont pas cette chance meurent sur un pas de porte, dans une allée sombre, au bord du fleuve.

La multiplication du nombre d'enfants trouvés en cours de siècle, qui accompagne donc des mutations sociales, est parallèle à l'essor de la fiction romanesque. Rappelons que Martin, Mylne et Frautschi chiffrèrent à 89 les romans de 1751 (31 œuvres nouvelles, 4 traductions et 54 rééditions) alors que le nombre pour l'année 1800 se monte à 265 (113 œuvres nouvelles, 38 traductions et 114 rééditions²). Que des enfants trouvés figurent dans des romans ou que la fiction se revendique un statut d'enfant trouvé est donc le reflet d'une réalité. Cela contribue à répondre à la première question posée dans l'appel à communications du colloque qui a motivé la rédaction de cet article : « Comment, et en quoi, la production littéraire reflète-t-elle l'importance des rapports entre vérité et fiction au XVIII^e siècle ? » En intégrant des réalités sociales, particulièrement lorsque celles-ci témoignent d'une évolution contextuelle, la production littéraire prend à bras le corps, au sein d'œuvres romanesques, un état de fait. Un livre anonyme de 1738, *L'enfant trouvé, ou l'Histoire du chevalier de Repert, Écrite par lui-même*, raconte comment le héros éponyme est arrivé aux Enfants-trouvés, « cette Maison, séjour de l'innocence qui est souvent le fruit du crime » : il y a été « porté un mois après [s]a naissance, par le ministère d'une sage-femme de Paris qui avait accouché [s]a malheureuse mère³. » Avant d'arriver à la narration de son propre rapport avec l'hospice, le héros présente l'institution comme le ferait l'auteur d'un guide de voyage, donnant ainsi un poids et un sérieux au récit, qui suit :

Paris Capitale de la France est sans contredit la Ville du monde la mieux policée. Le bon ordre y règne en toutes choses par les soins de certains magistrats uniquement attentifs à le maintenir : et de quelque côté qu'on jette les yeux, on n'y voit que des effets admirables d'une exacte police.

Entre un grand nombre de Palais et d'autres Édifices somptueux qu'une héroïque libéralité y a fondés pour le soulagement des habitants et des étrangers, et où l'indigence trouve en tous temps un asile, j'ose dire que l'Hôpital des Enfants Trouvés est un des plus utiles à la Société ; il est établi pour les enfants nouveaux-nés. De quelque part qu'on les y apporte, ils y sont reçus sans distinction ; et qu'ils soient bâtards ou légitimes, on ne s'informe jamais d'où ils viennent. Grande ressource pour les pauvres ! mais commodité bien plus grande pour cacher les fruits impurs d'un amour clandestin⁴ !

Quinze ans plus tard, sans le luxe de détails du roman de 1738, une autre fiction – parue sans nom d'auteur, mais due à Contant d'Orville – raconte rapidement la découverte d'un enfant

² Angus Martin, Vivien Mylne et Richard Frautschi, *Bibliographie du genre romanesque français 1751-1800*, Londres, Mansell et Paris, France Expansion, 1977.

³ *L'enfant trouvé, ou L'histoire du chevalier de Repert, Écrite par lui-même*, Paris, Aux dépens de la Société, 1738, p. 3.

⁴ *Ibid.*, p. 2.

qui est porté à l'institution.

Monsieur Gersan de Montfort, gentilhomme irlandais, se retirait assez tard chez lui, lorsqu'en tournant le coin du Pont Notre-Dame, il aperçut à la lueur d'une lanterne un paquet de linge, et entendit se plaindre un enfant nouveau-né. Ému de compassion, il le prit dans ses bras, et le porta chez le Commissaire⁵.

Faisons maintenant un tour du côté des archives. À 22h.15, une nuit de l'été 1775, un petit garçon est découvert dans une rue de Rouen. Les registres hospitaliers l'indiquent en lui affectant un numéro d'ordre, le 591 : « mercredy 23 aoust 1775 a été trouvé un enfant de sexe masculin aporté par une inconnuë qui a dit Lavoit trouvé ruë des verriés près Lhop général⁶ ». L'entrée du registre est la version sèche du récit raconté dans l'œuvre de fiction. On ne sait qui est l'inconnue ayant retrouvé le petit Normand, en revanche, le roman comble les blancs d'un événement du genre en donnant l'identité de celui grâce auquel le héros entre dans l'histoire – « Monsieur Gersan de Monfort, gentilhomme irlandais » –, et lui attribue des sentiments : il est ému de compassion et prend l'enfant dans ses bras. Dans la réalité rouennaise, des souvenirs qui ne seront jamais partagés hantent le récit. La fiction trouve à s'inscrire dans ces failles. Le romancier poursuit l'évocation de la découverte du nourrisson fictif au coin du Pont Notre-Dame :

L'Enfant se trouva un garçon ; il était entouré de langes très propres, et portait au col une espèce de Reliquaire et un Billet dans lequel on marquait qu'il avait été baptisé. Le Commissaire reçut la déposition de Monsieur de Montfort, et fit porter l'enfant aux *Enfants-Trouvés*. Je suis cette tendre victime⁷.

Ces lignes extraites d'un roman de 1763 reflètent ainsi une réalité du temps.

Expressions d'absence

Le roman qui met en scène, comme personnage principal ou secondaire, un enfant trouvé n'hésite pas à lui attribuer un billet censément laissé par sa mère ou son père et expliquant

⁵ André-Guillaume Contant d'Orville, *L'Enfant trouvé ou mémoires de Menneville*, La Haye, 1763, p. 9-10.

⁶ Sur les archives des enfants trouvés à Rouen, je renvoie au collectif *Les Enfants du Secret*, Rouen et Paris, Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine et Magellan, 2008. Sur la question spécifique des billets, je me permets de signaler mon propre article à l'intérieur du volume : « L'enfant de papier » (p. 53-74). – Les fonds provenant de l'ancien Hôpital général sont conservés au sein des Archives Départementales de Seine-Maritime (ADSM), sous la cote H Dépôt 2G29, ainsi qu'au Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine, et au Centre Hospitalier Universitaire de Rouen (sans cote).

⁷ Contant d'Orville, *L'Enfant trouvé ou mémoires de Menneville*, *op. cit.*, p. 10.

le geste même de l'abandon. Dans une œuvre fictive publiée en 1802, le texte d'un tel message nous est donné à lire :

Deux malheureux parents se trouvent dans la dure nécessité de se séparer de leur enfant ; ils le confient à l'humanité de deux êtres sensibles ; la bénédiction d'une mère mourante repose sur cet enfant : recevez aussi la bénédiction de cette mère et donnez en échange, un peu d'amour paternel à cette innocente créature : la miséricorde de Dieu vous récompensera de la pitié que vous accorderez à ce gage d'un amour malheureux⁸.

Comme très souvent, la fiction ne fait que refléter la réalité : lorsqu'on trouve un enfant dans la rue ou devant un autel, il est souvent muni d'un billet de ce genre. Or un tel texte peut être conçu comme une sorte de mise en abyme de ce que serait, dans son expression la plus limitée, le point de départ d'un roman-mémoires. Prenons deux cas qui émanent des archives rouennaises :

Mesdames Des Raisons Sescrette forcent Le pere et La mere de Ce malheureux enfant de se Confier a vos soins ils vous Lenvoyent dont Ce jour 26 8bre 1775 et ils vous Le Recommandent particulierement, en attendant quun jour plus heureux Leur procurent Le plaisir de le Reclamer et de Luy faire connoistre ses auteurs : ils ont Lieu desperer qu'ils ne Tarderont pas a voir paroistre Le moment si désiré et ils s'empresseront de vous Temogner Leur reconnoisse des soins que vous avez bien voulu prendre et donner aCe depost qui leur est tres precieux. Comme ils seroient Tres flastée de scavoir Lendroit ou il sera envoyé en nourrice vous les obligeré sensiblement Mes Dames, si vous voulé les en instruire par Le porteur du present affin qu'ils puissent Laidier en secret de leurs secours -- Cet enfant est Baptise et nomme Suzane Julie on desire qu'il soit Eleve sous ce nom cest une attention que ces pere et mere attendent de votre indulgence cet enfant qui est une fille a été Baptisée ce jour 26 8bre Jour de Sa naissance.

Suzane Julie connaît hélas le sort de nombre de petits abandonnés : elle meurt à Roncherolles le 10 janvier 1776, avant d'avoir atteint l'âge de trois mois. Son histoire, celle de ses parents, telles qu'elles s'esquissent dans le billet avec lequel elle est laissée, jettent les bases d'une narration dans laquelle une part de mystère invite à faire usage de son imagination.

Si les parents de Suzane Julie, contraints par des circonstances qu'ils espéraient voir évoluer favorablement, avaient *a priori* l'intention de la réclamer, et sont comme des ombres chinoises qui passent sur la toile de fond de sa brève existence, il n'en va sans doute pas de même d'un autre enfant dont le texte – unique en son genre parmi les centaines de billets que j'ai lus – adopte un ton gaillard proche de la désinvolture. Si je ne l'avais pas moi-même relevé parmi les pièces authentiques de l'hôpital général de Rouen, j'aurais cru y voir un persiflage sorti de la plume d'un romancier sensible au métadiscours fictionnel comme le Fielding de *Tom Jones* ou le Diderot de *Jacques le fataliste* :

⁸ Isabelle de Montolieu, *Le village de Lobenstein, ou le nouvel Enfant trouvé*, traduction libre du roman allemand d'Auguste Lafontaine intitulé *Théodore*, Paris, Debray, an X – 1802.

Permettez-moi mesdames de vous adresser mon petit compliment. J'ai eu bien de la peine à trouver votre maison. J'y suis enfin parvenu. Je suis né le 9 de mars 1760 après avoir causé à ma mère des douleurs d'autant plus aiguës qu'elle était obligée de les étouffer. Je suis baptisé le même jour. Mon nom c'est Pierre Nicolas. Cinq lettres alphabétiques composent celui de mon père avec un peu d'arrangement il ne vous sera par difficile de le deviner. Ayez compassion de ma jeunesse. J'espère qu'un jour je pourrai vous être de quelque utilité, car je suis né pour les grandes choses, je suis sacrifié à la politique c'est l'ordinaire des petits indiscrets cependant ceux dont je trouble la tranquillité me recommandent à vos affections avec promesse de vous en dédommager quelque jour. L'on m'aurait muni de quelque argent si l'on eût pu le confier aux personnes qui m'ont procuré l'honneur de votre connaissance. Ce qui est différé n'est pas perdu. Mes parents vous saluent et moi je vous souhaite le bon jour et me recommande à vos bontés. De la ville Province de Normandie⁹.

L'intérêt que l'on peut ressentir à la narration d'une intrigue authentique, plus encore si elle laisse ouvertes de nombreuses possibilités, ressort de ces deux exemples. L'effet de réel que recherche souvent avidement le lecteur de textes romanesques est fourni ici par des noms et des dates. Dans les deux cas une part de mystère est entretenue : il est question des *raisons secrètes* des parents de la petite fille, qui les forcent à l'abandon, de leur intention d'aider l'enfant *en secret* de leur secours financier, ou encore de *deviner* le patronyme du père du petit garçon qui est tout de même prénommé avant d'être laissé. L'invitation implicite, pour Suzane Julie, ou explicite, dans le cas du *petit indiscret* Pierre Nicolas, à participer à l'élaboration de l'histoire en comblant les trous, fait de ces cas réels des fenêtres ouvertes sur l'invention. L'ambiguïté essentielle est donc qu'au moment d'identifier, de donner des certitudes, d'authentifier, même, l'on en vient à offrir à la fiction des occasions de faire irruption dans le propos. Les trous des histoires véritables sont donc des appels implicites aux romanciers à utiliser les mêmes ressources et, à partir de détails, dans leur cas qui donnent l'illusion de la vérité, de construire des récits analogues. Plutôt donc que de regarder les effets réels de la fiction seuls, il faudrait bien mettre en évidence les aspects potentiellement fictifs de la réalité, les abîmes à creuser, les fractures à réparer, les vides à combler, les histoires à compléter, à imaginer, à construire, par celui qui s'attache à la lecture de documents.

Remarques et excuses

Si, dans la réalité, les enfants trouvés sont souvent laissés avec un petit objet, ce qu'on appelle une « remarque », ou un billet – le terme consacré pour ce texte est celui, très parlant, d'« excuse » –, on en trouve des modèles dans la fiction, comme l'ont laissé entrevoir quelques-unes des citations d'œuvres romanesques. Paradoxalement, ces éléments qui vont servir à ce

⁹ J'ai modernisé le texte de ce billet (très proche en réalité de l'orthographe moderne), pour montrer combien il ressemble à un passage romanesque.

qu'on décrit souvent comme des scènes de reconnaissance ou d'identification qualifiées de *romanesques*, sont ainsi entées sur la réalité. Le chevalier de Repert, héros éponyme d'un roman-mémoires, évoque cette habitude :

Les Mères que l'indigence réduit à peupler cette Maison [celle des Enfants trouvés de Paris], malgré la tendresse naturelle qui les engagerait à élever elles-mêmes leurs enfants, si elles se trouvaient dans une moins malheureuse situation, ces mères, dis-je, ne manquent jamais de leur attacher au cou, aux bras ou à quelque autre partie de leur tendre corps un brevet caractérisé, qui puisse les leur faire reconnaître dans l'occasion : et cette marque est si sacrée qu'on n'y touche jamais¹⁰.

Comme pour authentifier ces propos d'une œuvre de fiction, les archives et fonds documentaires regorgent de menus souvenirs dont les enfants ont été munis, et, entre autres, de papiers, d'images pieuses, de médailles, de rubans, mais aussi de pièces ou de bouts de tissu coupés en deux. L'idée est que le parent en garde une partie et laisse l'autre avec sa progéniture. Il pourra le rapporter au moment des retrouvailles espérées. Lorsque les deux moitiés seront réunies, la distance sera ainsi abolie et le lien reconstitué.

Dans *Les cinquante francs de Jeannette* de Ducray-Duminil, comme parfois dans les archives, un message coupé en deux livre la clef de l'énigme. L'héroïne éponyme a été abandonnée sans que l'on sache par qui. Elle est ensuite adoptée par un couple riche, les d'Eranville, qui l'ont croisée parmi les enfants trouvés à Notre-Dame de Paris où les petits infortunés avaient un banc. Le sentiment des parents adoptifs envers Jeannette se refroidit lorsque Mme d'Eranville accouche d'une fille biologique, Cécile. La mère meurt prématurément, suivie de son époux. M. d'Eranville révèle peu avant son décès l'existence d'un papier laissé avec Jeannette au moment de son abandon :

Ma femme et moi nous avons enfermé soigneusement cet écrit, assez vague d'ailleurs, et nous n'avons jamais voulu en faire usage ; mais, si tu en as besoin, Jeannette, tu t'en serviras ; et peut-être une découverte funeste t'arrachera-t-elle des bras de ma fille !... Jeannette, si tu m'en crois, tu resteras dans l'ignorance où tu as vécu jusqu'à présent. À quoi te servira-t-il de retrouver des parents qui ont été assez dénaturés pour t'abandonner, qui peuvent à présent abuser de leurs droits imaginaires pour te tourmenter ? S'ils sont pauvres, quel bien en attendras-tu ? S'ils sont opulents, tu t'exposeras à leur mépris, aux vexations peut-être d'héritiers avides dont ta présence détruira les espérances¹¹.

Les parents adoptifs avaient découvert l'existence du message au moment de recueillir Jeannette après leur rencontre à la cathédrale Notre-Dame. Il était présenté alors, dans un

¹⁰ *L'enfant trouvé, ou L'histoire du chevalier de Repert*, op. cit., p. 1-2.

¹¹ François-Guillaume Ducray-Duminil, *Les cinquante francs de Jeannette*, Paris, Le Prieur, an XI (1802), t. I, p. 125-6. Au t. II, p. 51-52, Cécile rappelle ces propos de son père pour mettre Jeannette en garde contre la tentation de retrouver ses parents.

échange avec les autorités des enfants trouvés, comme insuffisant pour permettre d'identifier la fillette :

– C'est l'enfant du malheur ? – Ou de l'indigence : nous l'ignorons. Elle fut apportée, il y a quatre ans environ, par un particulier qui l'avait trouvée dans son allée. – Dans une allée, grands Dieux ! exposer un faible nouveau-né aux blessures, aux pas précipités des imprudents ! Aucun signe ne vous a fait découvrir... ? – Aucun : la pauvre petite était absolument nue. Pas un vêtement, madame, et cela dans le plus grand froid d'un hiver rigoureux. Un seul papier ployé était à côté d'elle ; mais il ne signifiait rien¹².

Or, comme dans les archives, si l'on dispose d'éléments périphériques, un papier romanesque incomplet est parfois suffisamment précis pour permettre d'identifier un individu : il livre des informations, dont la date et le lieu de l'abandon, notés soigneusement, comme au sein de procès-verbaux conservés dans d'authentiques fonds d'archives. Un échange ultérieur entre deux tierces personnes, l'une qui connaît les circonstances de l'abandon de Jeannette, l'autre celles de la découverte du nourrisson, nous livre les deux moitiés de l'histoire romanesque. Chacune est incomplète sans l'autre :

Il [l'homme qui abandonne Jeannette] la déposa dans une allée, près de l'hospice même ; un papier déchiré en deux à côté d'elle... - Que dites-vous ? un papier déchiré près d'elle ? et combien y a-t-il de temps de cela ? – Vingt-six ans juste, aujourd'hui. – Le jour de l'Ascension ? Miséricorde ! c'est Jeannette ! – Vous connaissez cette petite fille ? elle vivrait ?¹³

Les deux moitiés de la conversation laissent le lecteur sur sa faim et entretiennent le suspense. Elles viennent annoncer la réunion des deux moitiés du billet déchiré. Nous découvrons, avec le personnage, ce fonctionnement textuel. Un quart de siècle plus tôt, Jeannette a été retrouvée avec un papier portant les mots suivants :

Cette enfant s'appelle Jeanne Vic...
baptisée le jour d'hier ; mais sa nais...
son père. Si vous plaignez la cru...
défaire, n'accusez ni son cœur ni...
sa mère. La fatalité qui a poursui...
sera peut-être de les persécuter. Un jour,...
trouvés, où l'on est prié de garder ce...
connaître.

Passant, ayez pitié de l'enfance
Abandonnée¹⁴

Certes on peut commencer à comprendre, à imaginer ce qui pouvait manquer, à compléter les vides. Au sein du roman, la suite de la conversation entre les deux personnages qui identifient Jeannette nous apprend que les deux dernières lignes, injonctives, du billet, ont été rajoutées

¹² *Ibid.*, t. I, p. 42.

¹³ *Ibid.*, t. II, p. 41.

¹⁴ *Ibid.*, t. II, p. 56.

d'une main malhabile. Indication du sérieux de l'institution, la date précise de la découverte de l'enfant a été portée par un administrateur au bas de la feuille, comme cela aurait été le cas dans la réalité.

Quelques pages plus loin, grâce à l'intervention d'un proche des parents biologiques de Jeannette, les deux moitiés de la feuille sont réunies :

*Cette enfant s'appelle Jeanne Victoire Déricourt : elle a été baptisée le jour d'hier ; mais sa naissance a comblé les malheurs de son père. Si vous plaignez la cruelle destinée qui le force à s'en défaire, n'accusez ni son cœur ni son indifférence pour sa mère. La fatalité qui a poursuivi ces infortunés, se lassera peut-être de les persécuter. Un jour, on se présentera aux Enfants-trouvés, où l'on est prié de garder ce précieux dépôt qu'on ira reconnaître.
Passant, ayez pitié de l'enfance
Abandonnée¹⁵*

Les deux dernières lignes, d'une autre écriture, ont été rajoutées par le domestique chargé de mettre l'enfant à l'abri à l'hospice parce que ses parents faisaient l'objet d'une lettre de cachet, symbole, surtout en ces années postrévolutionnaires, de l'arbitraire royal. Par la suite, sans succès, ces derniers ont tenté de retrouver leur fille. Cela dit, le hasard fait bien les choses : Jeannette est d'une famille honorable et aisée. Malgré la mise en garde peu réjouissante de M. d'Eranville et les statistiques défavorables de la réalité, la fin du roman apporte la résolution souhaitée et l'attribue, en particulier, aux qualités naturelles de l'héroïne. Voilà donc un exemple où un ressort proprement romanesque est fondé sur du vraisemblable.

Identité et conjectures

L'enfant trouvé est parfois une *tabula rasa* – en cela la nudité de la Jeannette fictive abandonnée dans une allée est emblématique –, dont on relève pourtant certains aspects individualisants – par exemple un prénom laissé par ses géniteurs. Parfois certains éléments aguicheurs livrent des indices pour identifier ses origines. Un bébé laissé avec un riche trousseau, comme c'est à l'occasion – rarement il faut le dire – le cas dans la réalité, est sans doute d'un milieu aisé, mais fruit d'un amour clandestin. Lorsqu'un carton servant à piquer des

¹⁵ *Ibid.*, t. II, p. 68-9.

aiguilles¹⁶ est l'objet retrouvé dans les langes d'un petit abandonné, peut-on imaginer que sa mère est couturière ? Comment construire une histoire sans trahir des faits incertains, d'autant que le principal intéressé – le nourrisson abandonné – ne peut la raconter ?

Si elle n'est pas laissée volontairement par ses parents, la petite fille qui sera appelée Marianne, dans le roman de Marivaux, semble avoir été *infans*, donc incapable de parler pour elle-même : rien ne permet de savoir qui sont ses parents, parmi les adultes morts lors de l'attentat perpétré contre leur véhicule.

Un carrosse de voiture qui allait à Bordeaux fut, dans la route, attaqué par des voleurs ; deux hommes qui étaient dedans voulurent faire résistance, et blessèrent d'abord un de ces voleurs ; mais ils furent tués avec trois autres personnes. Il en coûta aussi la vie au cocher et au postillon, et il ne restait plus dans la voiture qu'un chanoine de Sens et moi, qui paraissais n'avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le chanoine s'enfuit, pendant que, tombée dans la portière, je faisais des cris épouvantables, à demi étouffée sous le corps d'une femme qui avait été blessée, et qui, malgré cela, voulant se sauver, était retombée dans la portière, où elle mourut sur moi, et m'écrasait.

Les chevaux ne faisaient aucun mouvement, et je restai dans cet état un bon quart d'heure, toujours criant, et sans pouvoir me débarrasser.

Remarquez qu'entre les personnes qui avaient été tuées, il y avait deux femmes : l'une belle et d'environ vingt ans, et l'autre d'environ quarante ; la première fort bien mise, et l'autre habillée comme le serait une femme de chambre.

Si l'une des deux était ma mère, il y avait plus d'apparence que c'était la jeune et la mieux mise, parce qu'on prétend que je lui ressemblais un peu, du moins à ce que disaient ceux qui la virent morte, et qui me virent aussi, et que j'étais vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre.

[...]

Pendant que je criais sous le corps de cette femme morte qui était la plus jeune, cinq ou six officiers qui couraient la poste passèrent, et voyant quelques personnes étendues mortes auprès du carrosse qui ne bougeait, entendant un enfant qui criait dedans, s'arrêtèrent à ce terrible spectacle, ou par la curiosité qu'on a souvent pour des choses qui ont une certaine horreur, ou pour voir ce que c'était que cet enfant qui criait, et pour lui donner du secours¹⁷.

Morts ou fugitifs, les adultes laissent la petite fille sans récit de ses origines. Il faut donc décoder les indices périphériques. On suppose, d'après la finesse de ses habits, que Marianne n'est pas l'enfant de la domestique, selon ce qui lui a été rapporté. En cours de route, des éléments viendront confirmer sa bonne naissance, comme son physique noble, mais aussi les petits commentaires de la narratrice elle-même qui laisse entendre l'heureux dénouement de son histoire. Ici ses cris sont comme ceux de l'enfant qui vient de naître, mais sa particularité à elle est de venir au monde romanesque sans que l'on sache qui lui a donné naissance.

¹⁶ Voir la reproduction sous la légende « Figure 13. Card from needles left with a foundling in Rouen on April 20th 1789 », dans *Nobody's Children? Enlightenment Foundlings, Identity and Individual Rights*, Burgerhartlezing 2012, Utrecht, Wergroep 18e Eeuw, Valkensward, HolaPress Communicatie, 2012, p. 22.

¹⁷ Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, *La Vie de Marianne ou les aventures de Madame la comtesse de ****, éd. Frédéric Deloffre, Paris, Garnier, 1963, p. 11.

Selon Marthe Robert, l'enfant trouvé s'inscrit dans l'une des deux grandes structures du roman. L'essayiste évoque en ces termes la figure littéraire emblématique qu'est Don Quichotte, avec « sa Triste Figure, où Cervantes a déposé sa mélancolie d'Enfant trouvé inconsolable, et la gaieté indestructible de son esprit », ajoutant qu'« [il] montre au roman tout entier comment il peut d'abord retrouver ses origines, puis retracer dans un récit organisé de façon appropriée l'histoire complète de son évolution intérieure, si décisive pour son histoire visible¹⁸. » Le personnage de l'enfant trouvé est ainsi un paradigme de la fiction – la Marianne de Marivaux l'illustre.

Mémoires et fiction

À une époque où l'Église garde une emprise sur les mœurs, l'enfant trouvé jouit du bénéfice du doute : il n'est pas forcément porteur de la tare du bâtard¹⁹ et est l'image de l'innocent bafoué. Dans nombre de romans du temps, la résolution implicite se trouve dès le titre, comme dans *La Vie de Marianne ou les aventures de Madame la comtesse de **** ou encore *L'enfant trouvé, ou L'histoire du chevalier de Repert, Écrite par lui-même* : nous sommes d'emblée rassurés. Nous savons que tout s'est bien fini. Les mémoires, récit rétrospectif, permettent ainsi de commencer par la fin avec l'identité de la comtesse de *** ou du chevalier de Repert. Souvent, comme ici, l'enfant trouvé est le héros du roman. Il raconte sa vie, après avoir traversé des épreuves et, le plus souvent, conquis une identité. Il représente ainsi le personnage romanesque idéal : un *Happy end* est d'emblée garanti au lecteur. Il y a de plus une forme de justice offerte par l'intrigue : le dernier est devenu le premier – ce qui devrait donc être possible pour chacun d'entre nous. L'enfant sans identité est désormais noble et maîtrise sa propre destinée au point de pouvoir écrire son histoire. Les romans prérévolutionnaires sur les enfants trouvés permettent d'imaginer un sort meilleur pour chacun, de briser les barrières des classes... Les romans postrévolutionnaires proposent une nouvelle vie. Avant le dénouement – dans lequel au fond les liens sont (re)noués – nous pouvons jouer à nous faire peur, trembler pour le personnage (... et si l'enfant n'avait pas retrouvé son identité, et s'il avait été tué par un chien sauvage...), mais sans jamais vraiment souffrir. La fiction joue

¹⁸ Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Bernard Grasset, 1972, p. 226.

¹⁹ Même si, dans la réalité, une forte proportion d'enfants abandonnés étaient illégitimes, tous ne le sont pas. C'est le plus souvent dans la petite partie légitime des trouvés, que les romanciers placent leurs héros.

ainsi son rôle primordial en montre qu'elle peut être corriger les injustices de la vie. Ce ré-équilibre arrive parfois tôt, comme dans un roman de 1753, *L'Enfant trouvé, ou Mémoires de Menneville*. La reconnaissance arrive ici par l'intégration dans la famille par une noble dame qui met le petit abandonné au même rang que sa propre progéniture et lui attribue un arbre généalogique, des origines, une famille, allant bien au-delà des parents adoptifs de la Jeannette fictive évoquée plus haut :

À l'âge de cinq ans, suivant l'usage, exposé avec d'autres enfants dans l'Église de Notre-Dame, je fus choisi par Madame la marquise de Senoncourt, qui, dans une maladie dont elle relevait, avait fait vœu d'élever un de ces jeunes abandonnés. Elle me plaça auprès de son fils et de sa fille, à peu près de même âge que moi, et ordonna à la Gouvernante de ne mettre aucune distinction entre nous trois. Pour cimenter même davantage l'amitié qu'elle voulait voir régner entre nous, elle publia que j'étais son neveu que sa sœur venait de lui confier en partant pour aller rejoindre son époux aux Indes.²⁰

L'histoire imaginée par la marquise pour légitimer l'enfant recueilli redouble la fiction romanesque, produisant un vertige, un miroitement. Le choix du verbe « publier » est significatif. Certes, il s'agit de rendre quelque chose public, mais comment ne pas penser aussi, dans le cadre du travail de l'écrivain, à la publication d'un livre. Si elle peut ainsi donner à l'enfant une identité, Mme de Senoncourt est comme un modèle du romancier qui crée ses personnages. N'oublions pas, en passant, qu'il a parfois été dit (notamment par Paule Adamy²¹) que les enfants trouvés les plus célèbres du XVIII^e siècle, ceux abandonnés par Rousseau, sont une invention pure de l'écrivain pour contrer des accusations d'impuissance, de petits êtres fictifs qui se sont ainsi glissés dans son récit de vie pour l'infléchir à sa guise. Dans *L'Enfant trouvé ou Mémoires de Menneville*, Mme de Senoncourt transforme l'inconnu élevé en communauté par l'institution en individu choyé, membre d'une famille aisée. Fiction et réalité se retrouvent dans cette capacité à raconter une histoire, particulièrement l'histoire de la vie d'un être, à lui créer des origines et une destinée.

Un autre aspect de proximité entre le roman et l'enfant trouvé se cristallise autour des angoisses sur la filiation, résolues ici, de manière apparemment irréprochable, par la marquise. Au XVIII^e siècle, le roman, genre sans règle, est considéré comme bâtard. De la même manière que l'enfant illégitime menace la stabilité des familles et l'organisation économique des ménages, permettant d'imaginer des détournements d'héritages insupportables aux yeux de certains, le roman est vu comme dénaturant la littérature, dépouillant d'autres genres de ressources et se revêtant, sans respect pour les normes, des oripeaux de formes plus nobles.

²⁰ Contant d'Orville, *L'enfant trouvé ou Mémoires de Menneville*, op. cit., p. 9.

²¹ Voir Paule Adamy, *Les Corps de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Champion, 1997, passim.

L'enfant et l'œuvre de fiction constituent donc de potentiels facteurs de désordre dans un univers qui fait du respect des conventions une garantie de moralité. Dans le cas de l'enfant trouvé, le doute qui plane sur son identité fait qu'il peut être, comme il le semble, le plus misérable des êtres, mais pourrait également être identifié plus tard comme de naissance respectable. Le roman qui feint d'être mémoires ou encore paquet de lettres, qui assume ainsi une apparence authentique, joue de ce type d'incertitudes et espère, comme l'enfant, être reconnu et accueilli au sein d'une famille honorable.

Naissances et livres

L'abbé Prévost, dans une citation qui figurait au sein de l'appel à communications du colloque, et qui date de 1735, utilise la métaphore de la naissance pour caractériser l'œuvre littéraire, fictive ou non :

Sans remonter jusqu'aux légendaires, on a vu paraître de nos jours quantité d'ouvrages qu'on ne sait dans quel rang l'on doit les mettre, et qui sont devenus comme autant de problèmes dès le premier moment de leur naissance. Est-il bien décidé, par exemple, que *L'Espion turc* [de Marana], les *Mémoires de Rochefort* [de Courtilz de Sandras], ceux de *Pontis* [compilés par Du Fossé], etc. doivent être rangés dans la classe des romans, ou dans celle des livres de quelque autorité ? [...] Ce serait d'y supposer un mélange de fictions et de vérités, que leurs auteurs prennent ainsi plaisir à confondre [...]. Il est vrai qu'on ne serait guère plus avancé après cette supposition, puisque la difficulté de démêler le vrai du faux empêcherait toujours qu'on ne pût fixer à quelle classe un livre de cette nature appartient²².

Si l'on choisit de caractériser l'ouvrage comme quelque chose qui naît, à l'instar de l'enfant, il s'ensuit qu'il doit avoir une carrière, une vie²³. Celle-ci peut s'esquisser de différentes manières.

Lynn Hunt a étudié ce qu'elle a appelé le roman familial de la Révolution française²⁴. L'une des conséquences des grands bouleversements politiques et sociaux est une multiplication de figures de pères qui meurent²⁵, mais aussi d'enfants héros dans la fiction – *L'Enfant du carnaval* (1796) de Pigault-Lebrun est un cas bien connu du genre. Le premier chapitre d'un ouvrage de 1799 de Dumaniant, *L'Enfant de mon père, ou les torts du caractère et de l'éducation*, ouvre ainsi :

²² Antoine-François Prévost, *Pour et Contre*, 1733-1740, dans : *Œuvres* de Prévost, PU de Grenoble, t. 7, 1985, p. 494 ; nous soulignons.

²³ On trouve, comme l'a montré Nigel Harkness, une prolifération de métaphores d'enfantement autour du livre au XIX^e siècle.

²⁴ Lynn Hunt, *The Family Romance of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 1992.

²⁵ Voir Catriona Seth, « L'histoire dans le roman », dans : Katherine Astbury et Catriona Seth (dir.), *Le Tourant des Lumières. Mélanges en l'honneur du professeur Malcolm Cook*, Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2012, p. 233-243.

Les enfants réussissent beaucoup cette année, me dit mon libraire en m'abordant, et vous devriez m'en faire un... Volontiers, votre femme en vaut bien la peine. – Je vous parle d'un roman. – C'est une affaire et plus longue et moins amusante. – Un auteur s'amuse en travaillant. – Cela dépend du sujet qu'il traite, et j'ai souvent éprouvé que l'accouchement d'un pauvre diable d'écrivain, est parfois bien pénible, et que les trois quarts du temps, il ne fait rien qui vaille. [...]

Avez-vous un enfant nouveau, m'écrivent tous les jours les libraires des départements ? Nos lecteurs femelles en veulent à quelque prix que ce soit : faites-leur-en un, vous aurez l'avantage de le voir sur toutes les toilettes, sur tous les comptoirs de nos jolies faiseuses de mode, et dans la poche, et sous le chevet de la jeune fille²⁶.

Les enfants *du carnaval, du bordel, de mon père* et autres sont des avatars des héros de romans mémoires et des enfants trouvés d'intrigues fictives. En faisant un livre intitulé *L'enfant...*, le romancier fait aussi un enfant au sens où il donne naissance à une œuvre.

Une analogie claire ferait de l'enfant reconnu le modèle du livre avoué, dont l'auteur inscrit son nom sur la couverture. Le recueil des préfaces de Jan Herman et Christian Angelet comprend un texte liminaire qui la file au masculin, celle de *L'Académie militaire, ou les Héros subalternes*, dans laquelle l'auteur, peut-être Godard d'Aucour, parle en 1749 du changement du lectorat qui « a réveillé [s]es entrailles de père, en faveur de ce petit ouvrage », lequel ne sera pas traité comme ses autres œuvres abandonnées dans la nature sans identité : « Je lui tends pour la première fois une main paternelle. Il va par cette nouvelle édition rentrer dans le monde, en enfant légitime, avec quelques argumentations, orné de gravures²⁷ ». D'autres ouvrages, au contraire, comme des enfants trouvés, seraient abandonnés et des sorts divers leur seraient réservés.

Dans *Les Effets surprenants de la sympathie*, une œuvre de jeunesse de Marivaux, le parallèle entre enfants abandonnés et livres inavoués se cristallise autour d'un sentiment d'embarras ou de vergogne : « une espèce d'enfant trouvé que quelque misérable auteur a fait perdre, et n'a point osé déclarer pour sien, par une honte qui, à l'avis de ces messieurs, le caractérise lui et son ouvrage²⁸. » Admiré pour sa couleur d'impression inhabituelle, le rouge, un opuscule de 1759 du marquis de Caraccioli, *Le livre à la mode*, voit l'auteur s'adresser ainsi à son ouvrage : « Je vous abandonne comme un enfant qu'on expose, qui devient tout ce qu'il

²⁶ A. J. Dumaniant, *L'Enfant de mon père, ou les torts du caractère et de l'éducation*, Paris, Marchand, an VII, p. 2-4. – Voir sur les enfants en littérature à la fin des Lumières Patrizia Oppici, *Bambini d'inchiostro : Personaggi infantili e « sensibilità » nella letteratura francese dell'ultimo Settecento*, Pise, 1986.

²⁷ Christian Angelet et Jan Herman (éd.), *Recueil de préfaces de romans du XVIII^e siècle*, vol. I, 1700-1750, Saint-Etienne et Louvain, Publications de l'Université de Saint-Etienne et Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1999, p. 249-51.

²⁸ Cité par Jan Herman, « La reconnaissance littéraire : stratégies de légitimation et métaphore parentale dans le roman du XVIII^e siècle », dans Suzan van Dijk et Madeleine van Strien-Chardonneau (dir.), *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du « gender »*, Louvain, Peeters, 2002, p. 156.

peut, et dont on ne connaît point la mère²⁹. » L'enfant laissé sur les marches d'une église ou le pas de porte d'une noble dame peut, ou non, être trouvé à temps, recueilli, bien traité. Il en va de même du livre qu'on peut ignorer et laisser mourir dans un coin ou adopter et promouvoir.

Souvent le propos liminaire fonctionne alors comme le billet de l'enfant trouvé, offrant une recommandation, des indices d'origine éventuels. Dans l'avertissement d'*Henriette de Wolmar, ou La Mère jalouse de sa fille*, Brument, en 1769 parle ainsi de son œuvre : « c'est un bâtard que j'expose ; qu'il devienne ce qu'il pourra³⁰. » Il s'agit d'une œuvre bâtarde à plus d'un titre puisque Rousseau est le père putatif de ce texte d'après ce que laisse entendre le titre. Lorsqu'un auteur en vient à reconnaître son livre, paru sous l'anonyme – le plus souvent s'il a été favorablement accueilli –, la situation se rapproche de celle de l'enfant légitimé *a posteriori* par l'aveu parental.

Situé légèrement au-delà des bornes chronologiques de l'ensemble des études de ce volume, un ouvrage que je pense de 1812, *M. Villiaume peint par lui-même, et travesti par d'autres. Ou Son agence et ses mariages. Ouvrage très intéressant, dédié aux personnes qui voudront bien l'accepter*, comprend, à l'image des billets des enfants trouvés, une « Lettre d'envoi ou passeport donné à cette brochure pour se rendre chez MM. les Rédacteurs des Journaux » signée de l'auteur. En voici le texte :

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous adresser un nouveau-né, enfant de plusieurs pères ; le premier, homme de mérite, pouvait le légitimer, mais il s'est caché sous la lettre C...., initiale qui indique de bonnes intentions et fait espérer un retour ; le deuxième a impitoyablement gardé l'anonyme ; le troisième (et c'est moi) reconnaît seul cet infortuné : mérite-t-il qu'on s'occupe de lui ? Je ne le sais. Soit donc que vous en disiez du bien ou du mal, ou que vous n'en parliez pas, je vous en aurai également obligation.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, avec la considération la plus distinguée,

Votre très humble serviteur,

Villiaume³¹.

D'importantes raisons permettent de voir l'enfant trouvé comme ayant un sort parallèle à celui du roman dans les années où il s'affirme : c'est un être qui doit encore faire ses preuves mais pourrait marquer les esprits et changer des vies. On ne sait comment il sera reçu dans le

²⁹ Louis-Antoine Caraccioli, *Le livre à la mode* (1760), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, p. 38.

³⁰ Cité par Jan Herman, *Le Récit génétique au XVIII^e siècle*, (SVEC 2009:11) Oxford, Voltaire Foundation, 2009, p. 5. – Le lecteur trouvera en outre dans ce beau travail une évocation de la question du rapport entre romans mémoires et métaphore parentale avec une mise en valeur du topos du manuscrit retrouvé.

³¹ *M. Villiaume peint par lui-même, et travesti par d'autres. Ou Son agence et ses mariages. Ouvrage très intéressant, dédié aux personnes qui voudront bien l'accepter*, 1812 ? p. 60.

monde. De plus, l'enfant trouvé ne peut au fond être jugé qu'à la fin de son parcours, et le genre du roman mémoires, rétrospectif, est celui qui s'impose pour une narration de ce genre. Le roman mémoires est raconté par celui dont la vie vaut la peine d'être narrée et suscite l'intérêt du lecteur. L'espoir des parents qui abandonnent leur enfant, comme des auteurs de livres qui les donnent à lire à un public inconnu en les faisant imprimer, est de les voir acceptés, adoptés et promus. L'excuse ou billet de l'enfant, le paratexte du roman tentent de préjuger le tiers en sa faveur et ainsi d'infléchir la destinée de l'ouvrage ou du nourrisson. Lorsqu'elle raconte des histoires d'enfants trouvés, comme *La Vie de Marianne*, la littérature joue son rôle de réparation, rassurant le lecteur que malgré les péripéties, tout finit bien. Un univers de conte dans lequel les personnages s'épanouissent s'infléchit grâce à des effets de réel.

La vision du livre lâché dans le monde comme un nouveau-né coupé de ses parents, conditionnant la poétique et l'économie du roman, et la topique de l'enfant trouvé se retrouvent ainsi autour d'un univers de possibles fondé sur un déséquilibre et une incertitude de départ. La formule emblématique de ce lien entre l'enfant abandonné espérant être recueilli et la littérature est peut-être une formule de Rétif de La Bretonne, qui a tellement joué sur les liens entre vérité et fiction, : « Je suis un Livre vivant, ô mon Lecteur, lisez-moi³². »

Catriona Seth

All Souls College, University of Oxford

³² Nicolas-Edme Rétif de La Bretonne, *La dernière Avanture d'un homme de quarantecinq-ans*, Genève et Paris, Regnault, 1783, t. II, p. 490.